

Psaume 90

1 Prière de Moïse, homme de Dieu. Seigneur ! Tu as été pour nous un refuge, de génération en génération.

Seigneur, je me souviens des récits de ma grand-mère, comment, pendant la Grande Guerre et puis celle d'après, elle a pu expérimenter ta fidélité – lorsque cachée dans des caves elle entendait les bombes tomber – quand, pour pallier à l'absence des hommes, elle devait marcher derrière le cheval, pour labourer, lorsque la nourriture se faisait rare et que tu pourvoyais, tu étais sa force, sa sécurité.

J'ai entendu, puis vu de mes propres yeux comment, pour mes parents, tu as ouvert les cieux, les miracles que tu accomplis pour qu'ils puissent t'obéir, prendre soin des plus démunis alors qu'ils avaient eux-mêmes si peu de ressources. Toutes ces grandes petites choses, toutes ces petites grandes choses, au quotidien, qui disaient si clairement « je suis avec vous » !

Et puis moi aussi je suis parti. Pendant toutes ces années, de l'autre côté du Danube, tu as envoyé tes anges pour nous protéger des accidents, de la maladie, de la folie des hommes. Tu as veillé à ce que nous ne manquions de rien, lorsque les hypocrites et les méchants détournaient l'argent qui nous était destiné, tu t'es personnellement occupé de nous, pas un jour nous avons connu la disette, jamais mes enfants n'ont eu à se plaindre de ne pas avoir le nécessaire et une bonne part de superflu...

Et je sais avec certitude, qu'un jour, lorsque mon corps sera libéré de l'apesanteur et que je me tiendrai près de toi, mes enfants, mes petits-enfants, pourront eux aussi affirmer : « Dieu est fidèle, jamais il ne nous a laissé tomber ! »

2 Avant que les montagnes fussent nées, et que tu eusses créé la terre et le monde, d'éternité en éternité tu es Dieu.

Je fais une pause pour contempler les montagnes, il y en a beaucoup, dans ce nouveau pays où tu m'as conduit. Elles sont vieilles, érodées, usées, leurs strates superposées racontent une histoire vieille de milliers et de milliers d'années. Elles portent la trace des grands animaux que tu avais créés et qui aujourd'hui ne sont plus, mais toi tu n'as pas changé.

En pensée, je remonte le temps, je dépasse l'époque où la terre était jeune, fraîche, pas encore peuplée, je continue jusque dans le cosmos, lorsque l'univers n'était pas encore déplié, qu'il se tenait, minuscule, dans le creux de ta pensée et là, je dois m'arrêter, parce qu'il n'y a plus rien à imaginer, mais pourtant tu es déjà là... Tout simplement, tu es.

3 Tu fais rentrer les hommes dans la poussière, et tu dis : Fils de l'homme, retournez !

Je pense à mon corps, ce véhicule de location que tu m'as attribué pour une courte durée. J'ai l'impression naïve qu'il m'appartient, qu'il est à moi, qu'il perdurera pour l'éternité... Mais je te vois sourire, pas méchamment bien sûr, puisque tu es totalement étranger à la méchanceté, mais tu souris parce que, vu de chez toi, il est... ce qu'il est en réalité... deux tiers d'eau, si vite évaporée, et un petit tiers de poussière, que le premier coup de vent peut disperser.

4 Car mille ans sont, à tes yeux, comme le jour d'hier, quand il n'est plus, et comme une veille de la nuit.

Nous ne pouvons pas te comprendre parce que nous sommes liés au temps, greffés sur son intransigeante régularité. Ce temps, qui pour nous est incompressible et ne peut être étiré. Nous ne pouvons le mesurer, l'appréhender, qu'avec des instruments rigides comme l'acier trempé. Mais là encore, tu ris. Le temps entre tes doigts est d'une totale élasticité, tu l'allonges ou le raccourcis à volonté. Il est, lui aussi, l'œuvre de tes

mains, il t'obéit et tu ne lui es aucunement soumis, il se déroule à l'allure que tu lui prescrites, et s'il te plaisait d'appuyer sur pause, il pourrait s'immobiliser à jamais... jamais... jamais... jamais... jamais...

5 Tu les emportes, semblables à un songe, qui, le matin, passe comme l'herbe:

Une vie, une durée de vie d'homme. Cette tranche de temps qui, évaluée par des yeux d'enfants, est une véritable éternité est pour toi semblable à une existence d'allumette. Elle s'enflamme et elle est déjà consumée. Comme ces rêves que nous aimerions tant importer dans nos vraies journées, mais qui s'effacent au réveil, car ce qu'ils disent n'a jamais existé. Nous sommes semblables aux pâturages par une chaude journée d'été...

6 Elle fleurit le matin, et elle passe, on la coupe le soir, et elle sèche.

Le matin, couverts de perles de rosée, avec leurs tiges fièrement dressées, ils ondulent sous la brise légère qui les fait danser. Ils sont parés de coquelicots écarlates, ils abritent des nids, des papillons, des insectes par milliers, ils sont fiers de leur réussite, de leur splendeur étalée. Un grondement à proximité, la faucheuse fait quelques virées, et lorsque le soleil décide qu'il est temps d'aller se coucher, de rejoindre son sac de nuages, il n'y a plus un brin d'herbe sur pieds, seulement des gisants, et une forte odeur de foin en train de sécher.

7 Nous sommes consumés par ta colère, et ta fureur nous épouvante.

J'ai entendu et lu, plusieurs fois depuis mon enfance, ces récits terribles, consignés dans tes archives par les scribes que tu as enrôlés pour que la mémoire subsiste. Ces histoires qui me terrifient et qu'aujourd'hui encore, je peine à accepter comme venant de toi. Ces génocides sans pitié, ces jugements effrayants, le sol qui s'ouvre et qui engloutit, des coupables certes, mais qui me ressemblent tellement, ce feu qui dévore cette main bien intentionnée qui voulait simplement rétablir l'équilibre du chargement sacré, ces premiers-nés rayés de la carte des vivants, parce qu'un roi impie ne voulait pas t'obéir, toutes ces gorges tranchées, tout ce sang versé, parce que ta sainteté, plus pure et plus dure que le meilleur diamant, avait été offensée.

8 Tu mets devant toi nos iniquités, et à la lumière de ta face nos fautes cachées.

Et pourtant il y a quelque chose qui m'effraie encore plus, qui vole mon sommeil, qui me donne envie de creuser un trou jusqu'aux entrailles de la Terre, pour m'y cacher, qui pourrait me faire descendre dans les fosses marines les plus obscures... Et justement, c'est de ténèbres et de lumière qu'il est question. Quand tu brandis ta lampe torche la plus puissante et que le faisceau fouille impitoyablement l'obscurité dont je m'enveloppe, lorsque je décide de me désolidariser de ta volonté, lorsque j'offense ta dignité, lorsque je piétine lamentablement avec mes gros souliers boueux le tapis immaculé de ta vérité... Plus le moindre recoin d'ombre pour me cacher, plus le moindre refuge pour échapper à l'étalage détaillé de tout ce que je croyais pouvoir enfouir à tout jamais...

9 Tous nos jours disparaissent par ton courroux ; nous voyons nos années s'évanouir comme un son.

Sous ce regard scrutateur acéré à l'extrême, devant l'éclat non atténué de tes perfections, face à la violence de ton refus, de ton incompatibilité profonde avec le mal, avec le laid, avec le faux, mon existence s'étirole comme une bougie en plein courant d'air. Ma vie est un cri fugace qui s'éteint aussitôt, sans écho, sans impact. Un appel furtif sans réponse, un bruit bref et fugitif immédiatement noyé dans un silence épais et compact.

10 Les jours de nos années s'élèvent à soixante-dix ans, et, pour les plus robustes, à quatre-vingts ans ; et l'orgueil qu'ils en tirent n'est que peine et misère, car il passe vite, et nous nous envolons.

Si je considère l'espérance de vie que la médecine et l'allègement des contraintes physiques nous ont procurée, il y a un progrès, c'est certain, mais ce n'est quand même pas la fontaine de Jouvence ni le forfait temps illimité. Et si, pour essayer de me rassurer, j'observe ceux qui, faisant mentir les statistiques, vivent dix ou quinze ans de plus que la moyenne, ce n'est toujours qu'un insignifiant petit éclat, arraché péniblement aux blocs de granit inaltérables qui s'empilent à perte de vue pour former la muraille infranchissable de l'éternité. Et puis, vivre plus longtemps, mais à quel prix, dans quelles conditions, est-il bien raisonnable, de ne penser qu'à la durée, sans considérer la qualité ? La peur de la fin, justifie-t-elle tous les moyens ? Les tricheries avec le corps, les produits qui font durer, mais qui finissent par voler la dignité...

11 Qui prend garde à la force de ta colère, et à ton courroux, selon la crainte qui t'est due ?

Nous avons essayé d'apprivoiser l'horreur en faisant du pire instrument de torture un bijou chic à connotation religieuse, une décoration pour lieu de culte. Pourtant, si j'accepte de regarder la vérité en face, si je trouve le courage de me tenir sans filtres ou artifices devant la croix, je mesure l'ampleur de ton indignation, la puissance de ton courroux. Cette vague géante d'intolérance devant le mal, ce refus de « simplement excuser » les fautes, cette révolte violente, guerrière, meurtrière qui me choquait tellement. La somme de cette rage furieuse s'est concentrée dans le temps, s'est rassemblée en un lieu, s'est abattue en une seule fois sur une cible unique. Comme un gigantesque marteau de forgeron qui s'abat sur une enclume, un orage colossal, démesuré qui laisse jaillir un éclair d'une puissance inouïe pour carboniser celui qui est sa cible. Oui, c'est bien de cela qu'il s'agit, cette croix où Dieu s'est puni lui-même est le terrible paratonnerre où la furie de la colère de Dieu contre le mal profond de l'homme s'est déchargée. Cette haine profonde du péché, qui aurait dû nous pulvériser, nous anéantir jusqu'au dernier, a été détournée du véritable coupable, moi, pour écraser l'Innocent, le Pur, le Parfait... Je comprends alors pourquoi je dois te craindre, mais surtout pourquoi je dois, je peux, t'aimer.

12 Enseigne-nous à bien compter nos jours, afin que nous appliquions notre cœur à la sagesse.

À la lumière de cette vérité, je peux échapper à la peur viscérale du temps qui passe avec ses conséquences destructrices. Condamné et gracié, destiné à la colère, mais épargné et libéré, je veux appréhender les jours qui me sont offerts avec un autre regard. Je ne veux pas considérer le temps qui m'est accordé comme une masse confuse, un gros bloc de temps qui s'userait un peu chaque jour, comme un savon qui diminue irrévocablement jusqu'à se perdre, dissous dans un dernier filet d'eau chaude. Non ! Je veux chaque matin accueillir les heures qui s'annoncent comme un don nouveau, unique, immérité, mais apprécié. Une occasion qui ne se renouvèlera pas de vivre dans ta lumière, dans la conscience de ta présence.

J'aimerais, à la fin de chaque journée, récupérer tous ces éclats de présents cristallisés en passé, et comme un alchimiste éclairé, être capable de transformer les heures expirées en petits morceaux d'éternité, que je pourrais ranger, couche après couche, bout par bout, dans le grand sac de voyage où je mettrais mon âme lorsque le moment de mon dernier voyage sera arrivé. J'ai fini par comprendre que la sagesse n'était pas une philosophie, une doctrine, ou un ensemble de valeurs, mais tout simplement une personne, toi, mon Dieu, et tu désires simplement que mon cœur t'appartienne...

13 Reviens, Éternel ! Jusques à quand ? ... Aie pitié de tes serviteurs !

Et pourtant, malgré mes bonnes intentions, il y a ces jours si difficiles où tout me dit que tu as disparu, que tu es parti. Évidemment, je crois toujours que tu existes, mais comme un objet théorique, impersonnel, lointain. Je sais que tu es toujours là, quelque part, mais tu n'es pas avec moi, tu n'es pas à mes côtés. J'ai l'impression de n'obtenir que des informations techniques sur toi. J'ai froid, je voudrais que tu me réchauffes, et je ne vois qu'un manuel sur l'entretien de la chaudière, j'ai soif, et j'aperçois des pubs pour de l'eau minérale, j'ai faim et tu m'indiques des livres de recettes, j'aimerais entendre ta voix et je dois me contenter de textes écrits et sans vie... S'il te plaît, dis-moi que ça va s'arrêter, que bientôt je pourrai de nouveau te voir, te sentir, t'entendre... Je t'en supplie, ne tarde plus, parce que pour moi le temps est irrécupérable...

14 Rassasie-nous chaque matin de ta bonté, et nous serons toute notre vie dans la joie et l'allégresse.

Je m'éveille et je suis affamé ! J'ai faim, j'ai faim, j'ai faim de toi !

— J'ai faim de tes pensées qui nourrissent, stimulent les miennes, m'arrachent à l'étroitesse de mon égoïsme, m'ouvrent des fenêtres sur le ciel.

— J'ai faim de ta présence à mes côtés pour échapper à la solitude glaciale, cosmique qui me terrorise, me gèle jusqu'aux os, même entouré de dizaines d'humains bruyants.

— J'ai faim de ta paix qui me place dans une bulle de sécurité au milieu même de mes emmerdes, qui stabilise mes émotions, qui m'évite de vivre comme un yoyo.

— J'ai faim de ta joie qui illumine ma grisaille, qui me libère de l'apesanteur, qui fait danser mon cœur devant toi, qui allume de petits grelots qui rient dans les étoiles.

— J'ai faim de ton amour, de cette certitude absolue que, au moins pour toi, je suis important, que je suis accepté dans tout ce que je suis, que je fais partie de ta famille, que jamais, jamais, jamais tu ne me renieras, que tu ne te moqueras pas de moi, et que je pourrai toujours revenir à toi.

J'ai faim de ta tendresse, elle qui adoucit, cicatrise mon âme trop sensible, mon âme fatiguée de se retrouver accrochée dans les barbelés.

Nourris-moi de toi, et ma vie sera pleine, je traverserai mes journées, rassasié, satisfait, comblé.

15 Réjouis-nous autant de jours que tu nous as humiliés, autant d'années que nous avons vu le malheur.

Tu sais, mon Dieu, même si souvent je fais le fanfaron, même si je dis facilement que le temps qui passe ne m'impressionne pas, puisque je suis destiné à l'éternité, au fond de moi, j'ai toujours ce petit conflit non résolu avec ton sablier, avec ces grains qui s'écoulent et ne reviennent jamais... alors je prends mon courage à deux mains, non, pas à demain, maintenant, et je t'adresse cette requête. Je sais que tu ne me dois rien, mais j'ose quand même te demander : « Est-ce que tu pourrais, toi qui sais si bien calculer, faire une sorte de parité... compenser, les jours mauvais qui m'ont frappé par un nombre à peu près équivalent de jours de joie ? Je ne discuterai pas sur les virgules, mais à peu près, à la louche, si tu pouvais... »

Je t'ai entendu rire, gentiment bien sûr, puis tu es redevenu sérieux et tu m'as expliqué comme à un petit enfant pas très dégourdi, ce que je suis.

— « Mais ça ne dépend pas de moi. Tu n'as pas encore compris, depuis que nous en parlons, tout est entre tes mains... Ce ne sont pas les situations faciles ou difficiles qui font ton bonheur ou ton malheur, c'est simplement ton envie, ton désir, ton consentement à vivre tes journées avec moi. »

Ma mâchoire s'est retrouvée sur mes genoux, vaincu par KO, fin de la discussion. Heureusement qu'avec toi je n'ai jamais honte...

16 Que ton œuvre se manifeste à tes serviteurs, et ta gloire sur leurs enfants !

La discussion que nous venons d'avoir m'a fait comprendre quelque chose : j'ai des problèmes de vue. Contrairement à toi, j'ai une vision très limitée. Quand je vois un iceberg qui flotte, je suis incapable d'apercevoir tout ce qui se trouve sous l'eau. Lorsque j'observe ma vie, le monde autour de moi, j'ai du mal à discerner ton action derrière les apparences, j'aurais besoin que tu actives pour moi l'option « afficher les caractères invisibles ».

Pourtant, lorsque je prends la peine d'ajuster mes lentilles de foi, tout prend du sens, tu es partout, tout le temps, en permanence. Merci pour ces petits moments de lucidité durant lesquels chaque mouvement de ta part, chaque intervention de ta main, me deviennent perceptibles. C'est tellement beau, c'est comme un film de Yann Arthus, comme un reportage du capitaine Cousteau, on voit d'en haut, on voit sous la surface et on en reste muet tellement que c'est beau... Alors j'ai une dernière requête, s'il te plaît, permets que les générations qui viennent, mes enfants et les enfants de mes enfants, puissent eux aussi découvrir et admirer toute cette beauté.

17 Que la grâce de l'Éternel, notre Dieu, soit sur nous ! Affermis l'ouvrage de nos mains, oui, affermis l'ouvrage de nos mains !

Je suis un homme et je ne connais pas le véritable sens du mot « gratuit ». Pour moi, tout se vend, tout s'achète, s'échange, se troque... Mais toi, tu sais réellement donner « pour rien ». Tu donnes, sachant pertinemment que je n'ai rien à t'offrir en retour, si ce n'est parfois, quelques miettes de ce que tu m'as généreusement accordé. Alors j'ai décidé de vivre au-dessus de mes moyens, d'habiter pleinement cette gratuité, de m'envelopper de tes dons, de ta gentillesse, de ta bonté, de ta bienveillance. Ces présents, que rien en moi ne justifie, sont une fête pour mon âme, pour mon esprit, pour mon être tout entier. Ils traduisent ton intention à mon égard, ils sont « tes mains » sur moi, chaudes, douces et fermes en même temps, pleines d'amour, et de précision pour dénouer mes tensions, m'apaiser, me libérer de l'apesanteur. Des mains qui calment mes craintes, non en fait qui les chassent, les expulsent loin de moi, car la gratuité totale exile définitivement toutes les peurs, proscrit les calculs mesquins, les petits arrangements, les bassesses, élimine tout ce qui cherche à négocier pour obtenir, à prendre, à marchander.

Oh, mon Dieu, c'est tellement bon d'habiter ta gratuité que je veux en faire ma maison, mes vêtements, mon parfum, mon signe distinctif d'identité.

Et puisque je n'ai plus rien à prendre, plus rien à prouver, plus rien à justifier, et rien à rembourser non plus, alors je veux, dans ce repos, être à l'œuvre pour toi, que chacune de mes pensées, chacun de mes mouvements, toutes mes idées, mes projets, mes actions soient issus de toi, remplis de toi, énergisés par toi, amenés à maturité par ta vie.

Qu'ils portent ta signature, qu'ils se développent à ton allure, qu'ils aient la taille, la forme, les caractéristiques que tu désires et même qu'ils disparaissent complètement, si c'est ce que tu veux. Pour moi c'est égal, puisque tu m'as déjà donné tout ce dont j'ai besoin.

C'est un plaisir et un honneur d'œuvrer pour toi, mais ce n'est pas ma vie, parce que ma vie, c'est toi !